

Anthropologie et Sociétés



Stanley ARONOWITZ : The politics of identity : class, culture, social movements, New York, Routledge, 1992, 286 p., index.

Pierre-André Tremblay

Volume 17, numéro 3, 1993

Masques démasqués

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/015281ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/015281ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

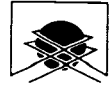
0702-8997 (imprimé)

1703-7921 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Tremblay, P.-A. (1993). Compte rendu de [Stanley ARONOWITZ : The politics of identity : class, culture, social movements, New York, Routledge, 1992, 286 p., index.] *Anthropologie et Sociétés*, 17(3), 159–160.
<https://doi.org/10.7202/015281ar>



Stanley ARONOWITZ : *The politics of identity : class, culture, social movements*, New York, Routledge, 1992, 286 p., index.

Stanley Aronowitz n'a jamais été un marxiste standard. Lorsque l'école de la « logique du capital » était à la mode, il explora les complexités de la culture ouvrière : quand l'étude des transformations des rapports de travail firent de Braverman un auteur de référence, Aronowitz mit l'accent sur l'école et les moyens de communication de masse : alors que les rapports entre races et groupes ethniques étaient vus comme rendant superflue une compréhension de la structure de classe, il insista pour présenter leur emboîtement. Maintenant que la notion d'identité est le *shibboleth* distinguant les anciens et les (post-)modernes, il cherche à montrer comment elle ne peut être comprise qu'à partir de son ancrage dans la stratification sociale, dans les possibilités qu'elle offre et celles qu'elle interdit.

Les divers articles que ce livre réunit retracent les moments essentiels de cette démarche. Ils touchent aux thèmes centraux qui font d'Aronowitz un des penseurs les plus originaux de la scène sociologique. On y retrouve l'accent sur la persistance de la classe ouvrière américaine, mais aussi sur l'incapacité d'une analyse économiste ou techniciste à comprendre ses transformations. On y voit l'importance accordée à la complexité d'une structure sociale toujours traversée par les conflits ethniques et les oppositions de genre et, conséquemment, on peut y déceler une critique de la position marxiste traditionnelle. Mais au contraire de beaucoup d'auteurs à la mode, Aronowitz n'en conclut pas qu'il faut s'abstraire de l'analyse politique et revenir à la pensée libérale pour laquelle l'action commune est le fruit d'un contrat passé entre des individus dont la rencontre n'est que fortuite et conjoncturelle. La question fondamentale, qui se répète d'un chapitre à l'autre, porte donc sur ce qui est sans aucun doute l'enjeu principal s'offrant actuellement aux sciences sociales : comment comprendre les rapports entre structure sociale et capacité d'action (*agency*) ? Comment relier la division en classes sociales et les autres facteurs de distinction dont la présence des « nouveaux mouvements sociaux » démontre l'efficacité sociale et politique ?

À la base des réponses offertes par Aronowitz se trouve une idée déjà énoncée par l'« école anglaise » (Thompson, Williams) : les êtres humains ne vivent pas dans le monde schizé des catégories de l'économie politique, mais dans celui d'une société, c'est-à-dire d'une culture tout à la fois politique, psychologique, idéologique, économique, etc. L'action sociale trouve sa possibilité (ce qui ne veut pas dire sa nécessité) dans l'appartenance des personnes à une communauté dont l'existence provient d'un rapport à soi (en particulier dans ses manifestations spatiales sur les lieux de vie et de travail), mais aussi d'un rapport à l'adversaire (Aronowitz, reprenant Gramsci, parle de « culture de résistance ») et de ce qu'on pourrait appeler le *zeitgeist* : la modernité que nous voyons se transformer sous nos yeux. À l'ère du post-fordisme et des délocalisations imposées par l'accumulation flexible, l'identification ne se fait plus par rapport au lieu de travail (ce qui donnait le fondement de la classe ouvrière classique), mais par rapport à l'appartenance à un corps politique. Ceci fait du thème de la démocratie et des droits sociaux la pierre d'angle permettant de comprendre les revendications sociales. Rien de surprenant à ce que les exemples préférés d'Aronowitz soient des formes organisationnelles complexes : African Union of Mineworkers, Solidarność, le Parti des Travailleurs du Brésil. Il s'agit là, en effet, d'organisations qui prennent à leur charge des revendications syndicales, mais aussi démocratiques et politiques, culturelles autant qu'éducatives. Elles trouvent leurs bases dans les lieux de travail, mais aussi dans

les lieux de résidence et les circuits médiatiques. Elles démontrent à la fois l'éclatement pratique des formes héritées du passé, l'inadéquation théorique des catégories qui les accompagnaient et les linéaments d'une recomposition encore loin d'être achevée.

L'image qui en ressort n'est pas celle d'un système déterministe et fermé mais celle d'une nébuleuse où des concepts gravitent autour de quelques points fondamentaux. À ces questions complexes et à partir d'articles écrits sur une assez longue période, on aurait donc tort de rechercher une réponse unique et totalement cohérente. D'un chapitre à l'autre, les accents changent et il est facile de constater les hésitations de l'auteur. Bien que frustrante par moments, cette absence de solution unique est surtout passionnante. Elle montre les difficultés d'une recherche qui se veut empiriquement fondée autant que théoriquement articulée et qui n'est pas prête à immoler la rigueur de l'interrogation sur l'autel des solutions faciles.

Pierre-André Tremblay
Département des sciences humaines
Université du Québec à Chicoutimi

Jean-Claude GARDIN : *Le Calcul et la raison. Essai sur la formalisation du discours savant*, Paris, Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, Série Recherches d'histoire et de sciences sociales n° 46, 1991, 296 p., ill., bibliogr., index.

Assurément, dans les limites de cette recension je ne pourrai reprendre nombre de points importants mis en relief par l'auteur. Je me contenterai d'en retenir quelques-uns d'abord pour positionner (comme on dit en français moderne) l'ouvrage, rétrécissant ensuite la focalisation sur certains aspects que je juge plus pertinents pour l'anthropologie socioculturelle.

Position de l'ouvrage

Nous avons acquis une certaine connaissance de l'univers physique; nous nous en sommes donné une aussi de la nature humaine; l'une et l'autre de ces lectures demeurent chaotiques. La faute en retombe-t-elle sur le fonctionnement de nos esprits ?

Bien sûr, les moteurs, les ordinateurs, les satellites que nous fabriquons fonctionnent convenablement. (Les termitières aussi, les barrages des castors, les toiles d'araignée, etc.) Par ailleurs notre médecine doit faire de nombreux constats d'échec — sida, rhume, cancer... Et que dire de la météorologie, des boîtes noires de la physique : bref, pour citer René Thom (1980 : 25 *sq.*), « as soon as one leaves the comparatively narrow field in which these laws [gravitation, electromagnetism] can be applied directly, the situation deteriorates rapidly. In Quantum Mechanics the flying start obtained with the hydrogen atom has been gradually slowed down in the *quicksands of approximation* [je souligne] as increasingly complex situations are approached ». De fait, dans le cadre de cette épistémologie de l'*approximation*, on pourrait dire que le programme de Gardin — son *épistémologie pratique* et son *analyse logiciste* — rencontre les propos du mathématicien Georges Guilbaud en finale du collectif sur l'à-peu-près (1988 : 255; voir aussi *id.* 1985) :

L'à-peu-près est partout, depuis toujours
Assez souvent on tâche à l'occulter.